

Rameau d'Or n'osa rien ajouter. Il s'informa seulement si Dervaux avait besoin de lui et, sur sa réponse négative, il courut chez Mme de Gailhac-Toulza prendre des nouvelles de Mélati.

Depuis le moment où, bouleversée par la scène qui reproduisait d'une façon terrible l'assassinat de son père, Mélati s'était évanouie, une fièvre ardente brûlait son sang. Il lui échappait dans ce délire des mots soudains, des cris inconscients, des révélations inattendues. Mme de Gailhac, la trouvant en cet état alarmant, essaya de lui faire compléter les révélations de la veille, mais la jeune fille demeura muette chaque fois qu'une question lui fut adressée. Elle se leva tard, et trouva au salon Francis qui l'attendait. Il n'avait pas fermé les yeux. Le sentiment profond qu'il ressentait pour Mélati croissait en raison des douleurs qu'elle avait subies, de la protection dont elle avait besoin. Quand il la vit paraître, pâle, brisée, il courut à elle :

—Mélati, dit-il, chère Mélati, ne puis-je rien pour guérir le chagrin qui vous dévore. Dois-je vous consoler ou vous venger ?

—Ni l'un ni l'autre, répondit-elle d'une voix sans timbre.

—Ne me condamnez pas à demeurer inactif dans le drame qui se passe autour de vous. Mon dévouement vous est acquis jusqu'à la mort, Mélati, ne le savez-vous pas ? Sans que je m'en doutasse d'abord, vous avez pris dans mon âme une si grande place, que si je vous arrachais de ma pensée, il n'y resterait rien, rien, entendez-vous ! Ne soyez pas courroucée, Mélati, ne me brisez pas par votre indifférence. Ecoutez-moi, une fois, la première, la dernière si vous voulez... Je vous chéris de toute mon âme... Ma mère le sait, ma mère le permet... Au-dessus des avantages de la fortune, elle place les qualités du cœur, les hautes vertus, les dévouements sacrés... Pourvu qu'il n'existe pas une tare sur la famille, qu'importe le nombre plus ou moins grand des sacs d'argent... Je vous attendais, Mélati, puisque jamais une autre femme ne m'avait remué le cœur avant le jour où vous m'êtes apparue... La Providence nous rapproche, vous ne voudrez pas nous séparer.

—Il le faut pourtant, répondit Mélati d'une voix dans laquelle montaient des larmes. Oui, vous avez raison, nous ressentons l'un pour l'autre une vive sympathie, une franche amitié ; mais ne vous trompez point sur la nature de ce sentiment, M. Francis. Comparez nos deux situations, et vous demeurerez convaincu que vous ne pouvez aimer d'amour la pauvre fille dont la mère était, il y a quelques mois, étendue sur un lit d'hôpital.

—Eh ! ce sont les douleurs noblement supportées qui m'attachent si fortement à vous ! Mélati, ne voulez-vous point me rendre heureux ; Mélati, sûre de la tendresse de ma mère, comme de mon amour, refuserez-vous de devenir ma femme ?

Mélati ferma les yeux et porta ses deux mains à sa poitrine.

—Cela ne se peut pas ! dit-elle.

—Cela ne se peut pas ! Ah ! s'écria Francis, vous ne pouvez m'aimer, peut-être en préférez-vous un autre...

Elle sourit avec une tristesse navrante.

—Croyez tout ce que vous voudrez, dit-elle. Jamais je n'entrerai dans votre famille... Je ne vous aime pas, M. Francis ! Je ne puis ni ne dois vous aimer.

—Vous reviendrez sur cette cruelle parole ?

—Jamais ! dit-elle.

Puis, le voyant si troublé qu'elle craignit de perdre elle-même son sang-froid, elle lui tendit la main :

—Ne me haissez pas, c'est tout ce que je vous demande, et laissez-moi seule...

—Non, répondit-il, je ne vous quitterai pas avant que vous m'avez expliqué pourquoi vous me repoussez... Trouvez-vous ma situation insuffisante ? Je le sais trop. Mais enfin, je suis jeune, courageux, on m'accorde quelque talent, et devant moi j'ai l'avenir. Que ne ferai-je point, Mélati, si je voyais comme récompense de mes efforts, dans un temps que vous me feriez aussi lointain qu'il vous conviendrait, l'espérance d'être aimé de vous et de vous consacrer ma vie. Je serai patient, je me tairai, dites-moi seulement que vous ne me repoussez pas.

La jeune fille secoua la tête.

—J'agis mal en vous trompant, dit-elle, mieux vaut aujourd'hui vous faire souffrir.

—Même si cette souffrance doit me tuer ?

—Vous tuer, vous !

Son regard venait de s'animer ; elle s'était penchée vers Francis avec une ardente rougeur sur les joues, d'ordinaire si pâles ; ses lèvres tremblaient, et son corps frêle vibrerait comme une harpe. Un rayon d'espoir traversa la pensée de Francis. Cette émotion ne pouvait être feinte. Mélati ne savait pas mentir. Mais alors comment concilier cet attendrissement subit et la froide indifférence qu'elle témoignait tout à l'heure. A quel moment trompait-elle ? Peut-être allait-il insister davantage, mais la porte du salon s'ouvrit et Louis Dervaux entra.

Il était pâle, et le regard dont il enveloppa Mélati renfermait une affectueuse si vive, un culte si fervent, que Francis en demeura frappé.

—Allons, pensa-t-il, voici celui qu'elle me préfère. Quoi d'étonnant en cela, après tout ! Depuis longtemps ils se connaissent. Dans la crainte de se montrer ingrate, elle me tait la cause de son indifférence pour moi. Dervaux est bien heureux ! Dervaux est riche et célèbre ; il peut lui offrir un nom glorieux, une fortune chaque jour accrue, tandis que moi ! moi !

Mélati allait se retirer après avoir échangé un salut avec l'auteur dramatique. Celui-ci la retint :

—Voulez-vous me donner la main, mademoiselle ? demanda-t-il.

—De grand cœur.

Il ajouta :

—Vous ne me parlez pas de mon drame.

—Excusez-moi, répliqua-t-elle en portant la main à sa poitrine, je ne l'ai pas entendu jusqu'au bout... Les émotions qu'il m'a causées ont été si poignantes.

—Que mademoiselle s'est évanouie après le prologue, ajouta Francis.

—Evanouie ! Et vous souffrez sans doute encore, si j'en juge par la pâleur de votre visage... Oh ! mon Dieu, voilà toute la joie de mon succès perdue...

—Perdue ! parce qu'une fille ignorante des choses de théâtres ne peut supporter la violence des émotions que vous excitez en elle... Ne gardez, au contraire, de cette soirée que le souvenir d'une éclatante victoire... Vous l'avez bien gagnée.

—Mlle Vebson, dit-il, au moment où Mélati allait franchir le seuil du salon.

Elle s'arrêta et le regarda de ses grands yeux si doux.

—Non ! non ! fit-il tout bas, ce serait de la folie, taisons-nous... Souhaitez-moi une bonne chance, voulez-vous, et promettez-moi de prier Dieu pour moi demain.

Elle le promit et sortit lentement.

Le regard de Louis Dervaux la suivit, puis inconsciemment resta fixé sur la porte.

Francis ressentait une irritation sourde, et ce fut d'une voix acerbe qu'il dit à son ami :

—Que souhaitez-vous de moi ?

—Un service, répondit Dervaux.

—Lequel ?

—Je me bats demain, et je viens vous prier de me servir de témoins.

—Vous vous battez ! avec qui ?

—Avec M. de Luzarches.

—C'est une folie ! Une double folie ! Vous, un honnête homme, croiser l'épée contre ce spadassin étrange ? Qu'est-il arrivé entre vous ?

—Ce monsieur s'est déclaré offensé par ma pièce. Il trouve étrange que je m'empare du village de Marolles pour en faire le lieu de la scène, et que je reproduise dans le décor la chambre de l'auberge de Jarnille. Il paraît oublier, ce pointilleux personnage, que nous n'inventons pas tout dans nos œuvres, et que la moelle de nos livres comme celle de nos pièces est prise sur la nature même. Ah ! ne croyez pas, mon cher Francis, que j'aie tout de suite accepté une rencontre. Elle me répugnait d'autant plus que la personne de M. de Luzarches me semble antipathique. Mais voyant ses arguments sans effet, il a eu recours aux voies de fait... Un soufflet a failli m'atteindre, et vous comprenez...

—Oui, dit Francis, devant un certain monde et une espèce de tribunal d'honneur, pour employer un langage qui n'est pas le mien, vous devez laver cette injure dans le sang... Mais pour moi, le duel est un crime, un meurtre déguisé, ou une folie ! folie sanglante, puisque la mort d'un homme la peut suivre. La raison, la religion condamnent le duel. Mes principes le repoussent. Je ne serai pas votre témoin.

—Je m'attendais à un autre accueil, dit Dervaux. Jean Lagny me prouve plus d'amitié que vous... Et cependant, à cette heure, je vous l'avoue, j'ai besoin

de courage... Au moment de risquer sa vie, on sent plus d'une pensée cruelle vous étreindre le cœur, plus d'un regret traverser la pensée... On se dit qu'il eût été facile de bâtir l'édifice de son bonheur après avoir fondé celui de sa fortune...

—Et demanda Francis en baissant les yeux et en s'efforçant de dissimuler l'émotion qui le prenait à la gorge, on songe à la jeune fille dont on voulait faire sa femme ?

—Ah ! vous m'avez compris ! s'écria Dervaux. Merci d'avoir pénétré un secret qui m'étouffe à cette heure. Si je succombe dans la lutte, vous transmettez mes dernières paroles à celle que je respecte autant que j'aime... J'attendais le succès d'hier pour demander à Mélati de devenir ma femme... Je vais aujourd'hui même écrire un testament qui la fera riche si je meurs... Au moins, en partant, je n'aurai pour elle aucune inquiétude... Votre famille continuera à la protéger, à la chérir, vous lui chercherez un mari digne d'elle... Quelle incomparable femme cet ange !

—Ainsi, dit Francis, Mélati ignore vos sentiments pour elle ?

—D'une façon absolue.

—Pardon ! dit Francis, vous valez mieux que moi.

—Que vous ! Est-ce possible ? Quoi ! Mélati...

—Mélati vient de refuser ma main, répondit Francis, et j'ai supposé que c'était par préférence pour vous.

Dervaux tendit la main à Francis.

—Deux hommes comme nous ne peuvent se haïr, dit-il ; plus tard, Mélati décidera ; promettons-nous d'abord, en dépit du choix dont elle reste maîtresse, de demeurer toujours amis.

Ils se pressèrent les deux mains en hommes qui s'estiment trop pour garder la force de se haïr.

Dervaux n'insista point pour obtenir de Francis qu'il consentit à être témoin de son duel avec Luzarches. Il respecta le scrupule religieux du jeune homme. Après un moment d'entretien grave, comme on peut avoir deux amis dont l'un va peut-être mourir dans quelques heures, ils se séparèrent : Francis pour s'abîmer dans le sentiment de la douleur que lui causait le refus de Mélati, et Dervaux pour chercher un second témoin.

## XXIII

## CELLE QU'ON CHERCHE

Quand elle sortit du salon, en y laissant Francis et Louis Dervaux, Mélati, incapable de modérer ou de contenir sa peine, courut s'enfermer dans sa chambre. Elle éprouvait le besoin de pleurer à sanglots, de se rouler, de s'abîmer dans son désespoir. Ce que venait de lui avouer le fils d'Aimée mettait le comble à ses tortures. Elle songeait aux morts adorés reposant dans le cimetière, ce cimetière où elle trouvait des couronnes et des fleurs qu'elle n'y avait pas mises, et qui cachaient en elles un charme de tendresse mystérieuse. Que demanda-t-elle de langueur, dont le père était tombé sous le couteau d'un assassin ? Elle croyait avoir suffisamment payé sa dette à la douleur et s'être montrée héroïquement résignée. Mais voilà que tout à coup le vase débordait. A ses épreuves filiales succédaient des chagrins mis en garde.

Francis ne donnait-il pas mieux que des espérances ? Francis ne ferait-il point un jour connaître son nom d'une façon éclatante ? Quand elle prononçait ce nom, elle s'arrêtait, prise de trouble, craintive et cependant heureuse. Ne l'aimait-elle point autant que Blanche ? Si elle eût voulu être franche, ne le préférerait-elle pas mille fois ? Jusqu'alors elle pouvait croire que ses réveries n'étaient partagées par personne, que l'épreuve n'atteignait qu'elle... Mais il avait parlé... Le secret de son âme venait de lui échapper... Que devait-elle faire ?... Demeurer dans cette maison, quand l'amour de Francis la hanterait à toute heure ? Vivre à côté de ce jeune homme dont les regards, les mots dits à demi-voix, jusqu'au silence, rappelleraient le souvenir de l'heure durant laquelle il oublia qu'il s'était juré de se taire. Non, cela ne se pouvait pas... Où irait-elle ? Hélas ! depuis qu'elle avait quitté Chandernagor, elle allait au hasard, comme une feuille que le vent pousse... Que devenir pourtant ?

Elle chercha longtemps dans sa tête fatiguée, puis elle se dit : J'irai à la rue Maubeuge... Ma mansarde